

Je feuillette les estampes
Variées du paysage :
Des près que la rosée trempe,
Et des flocons de nuages ;

Puis la vigne déjà rousse,
La brume voilant les monts,
Et la ligne d'horizon,
Onduleuse, calme et douce ;

La richesse, la douceur,
Des villages et des villes...
C'est un album en couleurs
Que la plaine qui défile.

AQUARELLE

Comme les plis tombants d'une toge héroïque,
Cachant la dure chair de la montagne antique,
La forêt de sapins s'éploie.

Le matin vient baiser les cimes par le front,
Et le couvent qui dort, paisible, sur le mont,
Comme un vieillard heureux, s'éveille.

La plaine est à ses pieds, parée, diverse et douce,
Le vent caresse les cheveux des moissons rousses,
Les vignes lourdes penchent.

Et les villages, que le clair soleil pénètre,
Entr'ouvrent, paresseux, les yeux de leurs fenêtres.
Des coqs. L'Angélus tinte.

La forêt verte, de ses sombres plis, enferme
Les flancs rudes de la montagne légendaire :
Saint Odile.

Sur cette place, où tes pas ont sonné, Roi Soleil,
Que mes ancêtres accueillirent joyeusement,
Avec des feux d'artifice sur l'eau, et le déploiement
Des drapeaux, au soleil ;

Sur cette place, où les dames de la cour,
En robes de satin, en talons hauts,
Etalèrent leurs pompeux atours,
Quand Marie Leczinska vint à Strasbourg ;

Sur cette place, où maintenant les enfants jouent
Au cerceau, à la toupie, en avril,
Le printemps a mis tant de grâce fragile
Que c'est lui seul que je loue.

Sur l'eau morte, où les pieds de la forêt baignaient,
Sur ce pays d'étangs, de vergers, de hêtraies,
La brume de printemps flottait comme une écharpe.

Tout était morne et doux. Vers la lisière bleue
Des bois, un vieux pêcheur relevait ses verveux
Et dans l'ombre luisait le bond preste des carpes.

O villages ! blottis au creux des vallons roux !
Je songe à Fiesole, située comme vous,
Mais qui est un bouquet entre des seins de femme...

L'argent des lustres scintillait
Au cœur des miroirs à facettes ;
Dans le parc, des couples glissaient
Vers le couchant, en silhouette.

Aux murs des femmes et des paons,
Jouaient sur des pelouses vertes ;
L'été, penché sur les étangs,
Riait par la fenêtre ouverte.

En justaucorps de velours pâle,
Des pages passaient des plateaux
Et le vent courbait les jets d'eau.

O Phillis, Chloé, Rosalinde,
Dans l'ombre de vos éventails,
Cachez vos yeux, vos yeux d'émail.

(Nymphenburg)

Loin de la cité trop tumultueuse,
J'ai porté mon cœur sensible et souffrant !
La campagne avait des grâces d'enfant,
Des gestes câlins de jeunesse heureuse ;

L'eau qui sommeillait, pâle et paresseuse,
Nouait les près verts d'un large ruban
Et le bleu lavé d'un ciel émouvant
Muait en douceur ma peine orgueilleuse ;

Les saules tendaient leurs chatons soyeux,
Doux à caresser, doux come des yeux,
Et les peupliers qui barraient la plaine,

Noirs et frêles sur l'horizon mouvant,
Profilaient au loin leur beauté hautaine ;
La campagne avait des grâces d'enfant.

Maintenant que, déjà lointaine, ensevelie
Comme une morte, sous les dalles du départ,
Ton charme m'apparaît plus tangible et plus rare,
Naples, je comprends mieux ta splendeur souriante.

Et je reviens à toi comme vers une absente
Que j'aurais aimée d'un amour trop peu fervent ;
Je voudrais retourner vers tes soirs éclatants,
Avec mon trésor neuf d'ardeur inassouvie...

M'étendre de nouveau tout au bord de la mer,
Plus immense et plus bleue, reculée dans mon rêve,
Revoir encore le site grandiose et désert,

Où les temples divins se dressent sur la plage,
Puissants, harmonieux comme de jeunes dieux...
Et m'enivrer de la beauté du paysage.

Autour des monts sauvages,
Serpents démesurés,
S'enroulent les nuages.

Des dragons égorgés
Saignent le long des roches,
Et l'eau sombre du lac est pesante et glacée.

De la neige et du sang
Parent les cimes nues,
Même la voix du vent
S'est tue.

Et seul, dans le silence
De ce site tragique,
Comme un cri frénétique
Un roc aigu s'élançe.

(Misurina, 1903)

Comme j'ai respiré l'ivresse de l'attente,
Les soirs au bord du lac, quand l'été se penchait
Vers le tendre azur de sa coupe étincelante,
Vers la coupe mouvante et divine des flots...
Une barque glissait au loin, un chant d'oiseau
Montait, et s'enfonçait dans mon cœur torturé,
Et le ruban étroit de la route, nouée
Au pied des monts, si longue et blanche de poussière,
N'a jamais délié mon âme prisonnière.....

Mais lorsque le grand vent qui mutile mon âme
Roule des glaciers, déchire le manteau
Des nuages bas qui se traînent jusqu'à l'eau,
Quand, leurs plis écartés, une cime apparaît,
Nette et nue, comme une femme se dévêt,
Quand tout tremble et rugit, ces jours de violence,
Dans mon cœur attentif s'aggrave le silence,
Et je ne goûte plus ton charme italien,
Et ta fièvre légère, ô lac, ni ta paresse ;
Je ne me souviens plus que de l'amère ivresse
D'être seule, blessée et parmi l'ouragan.

Elseneur, Elseneur, comme je me souviens,
Accoudée à la terrasse du château,
D'avoir vu passer les bateaux
Au large du détroit, comme des oiseaux !

Des forêts descendaient jusqu'à la mer changeante,
Des méduses fleurissaient le cœur des eaux
Chatoyantes...
O baltique verte et bleue, journées transparentes,

Grands vaisseaux, petits voiliers aux blanches ailes,
Vous glissiez dans le soir tiède,
Tandis qu'en face, nette, la côte de Suède
Se détachait sur le ciel doux,

Et les vagues grondaient sur le sable désert
De cette grève que tu hantes encore, jeune Hamlet ;
O le château romantique et romanesque !
O les bateaux sur le détroit ! Elseneur !

Comme ils s'en vont au fil de l'eau, les paysages,
Les moulins à vent dans les près, les troupeaux,
L'apaisante blancheur des muets béguinages,
Les dunes et la mer, Bruges et ses longs canaux !

Ses longs canaux déserts où les cygnes qui nagent,
Lentement et sans bruit, et sans déplacer l'eau,
Semblent avoir la même âme que les tableaux
Des vieux maîtres poignants et purs du moyen âge.

Mais ils sont déjà loin de nous, ces paysages,
Et nous nous émouvons de toujours retrouver
Si pareil et si doux le pays familial,

La ligne bleue des monts barrant la plaine immense,
Les vignes, les sapins, les champs qu'on ensemence,
Et la grâce infinie de la Vierge au Rosier.

Avec mes chiens, à la tombée du jour,
Je hante les futaies silencieuses.
Il me plaît d'en savoir tous les détours
Et de goûter leur ombre paresseuse.

Parfois, le bond d'un chevreuil, effrayé
Par l'aboi de mes chiens toujours en quête,
Met en émoi les feuilles des fourrés,
Puis la paix se referme, plus complète.

Avec mes chiens, fatigués et dociles,
Je rentre enfin, quand le long du coteau,
Vers la vallée toute bruissante d'eau,

Le soir descend, odorant et tranquille.
Et je remonte, en rêvant, le chemin...
O le couchant sur la cime des pins !

Tu descends des sommets ! Automne, bel Automne.
Tes corbeilles d'osier sont pleines de raisins,
Tous les verges ployés sont tièdes et bourdonnent,
La senteur des fruits mûrs enivre les essaims.

Tu descends en chantant, Automne, bel Automne.
A l'épaule des monts tu jettes ton manteau,
Comme un cor dans le soir, ton appel qui résonne,
Eveille les échos dans les bois et les eaux.

Tu t'en viens pour mourir, Automne, bel Automne,
D'une féconde mort à l'ombre des pressoirs ;
Et ton sang merveilleux, en coulant dans les tonnes,
Eclabousse le ciel, illumine les soirs !

Vois, l'automne chante dans les prés tristes,
Dans la forêt jaune, où les bouleaux
Sont des enfants nus, au bord de l'eau...
Vois, la brume monte sur les prés tristes.

C'est l'heure indécise où les fées dansent.
Leurs voiles gris bougent dans les broussailles,
Leur ronde flottante se balance,
Autour des écluses, des rocailles.

L'automne doux tire de sa flûte
La mélodie lente qui les mène ;
Ronde des fées dans les près, chute
Des feuilles d'or clair qu'elles entraînent.

Les fées ont des robes de batiste...
Entends-tu la flûte ? – Non... personne...
Allons voir les danses d'automne,
Viens, la brume monte sur les prés tristes...

Sur l'automne en métal,
La brume est descendue.
La fanfare s'est tue :
C'est, dans la forêt nue,
Le silence hivernal.

L'épais brouillard verrouille
L'horizon dentelé,
Et la bruine mouille
Les prés couleur de rouille...
Oh ! tes robes d'été

Qui riaient, taches vives,
Dans l'herbe ! Mais ce soir,
Des feuilles en dérive,
Et pourrissantes, suivent
Le cours du ruisseau noir.

Et le torrent charrie
Un limon rouge et lourd.
Sous l'ouate qui l'habille,
Le décor ne varie
Jamais, de tout le jour.

Sur l'automne doré
La brume s'est tapie.
Oh ! tes robes d'été
Qui riaient dans les prés,
Et son évanouies...

Quand la grâce penchée du défaillant Octobre,
Sur l'herbe des vergers fait choir les fruits trop mûrs,
J'aime les chambres où la lampe vacillante,
Projette ton profil sur la clarté du mur.

Alors, malgré le bruit des haches meurtrières,
J'oublie les bûcherons dans les arbres du parc...
Toi, que la lampe accuse en contour de lumière,
Comme tu sais bander ta mince bouche en arc !

J'ai noué tout mon espoir à ton cou flexible,
Et, mannequin trouvé par ton tir à la cible,
Mon cœur ne veut plus rien que ces soirs indolents ;

Car toute la beauté blessée de l'automne,
Tu la résumes, en ce geste nonchalant
Qui tente d'affermir tes lourds cheveux croulants.

La belle saison va mourir,
Nous redescendrons vers la plaine ;
Je n'aurai plus, pour me réjouir,
Ni tes cheveux ni ton haleine.

Mais ton regard sera-t-il doux,
Comme les soirs sur la montagne,
Lorsque, de l'humide campagne,
La brume monte en lents remous ?

Et sauras-tu me remplacer,
La fraîcheur et le grand silence
Des bois que j'aime, des roches ?

Au flanc des monts, éployé,
L'automne rêve à ma peine.
Nous redescendons vers la plaine...

Taïaut ! La neige claire
Marque les pistes, au bois ;
Je songe que mon grand'père,
Était louvetier du Roy.

L'appel clair des cors de chasse,
L'aboi bref des chiens courants,
Eveille toute ma race,
Au fond de mon cœur violent.

Mêlés aux bises amères,
Dans les forêts familières,
J'entends d'anciens hallalis,

Et dans les notes des cors,
La plainte affreuse, inouïe,
Des loups traqués, stagne encore.

Nous aimions l'or de la campagne
Et les bûcherons qui passaient,
Traînant les rois de la montagne,
Le long des routes en lacets.

Mais lorsque le bruit des cognées
Retentissait par la vallée,
Ta nostalgie bondissait

Vers les taillis impénétrables,
Vers la hêtraie, vers les érables,
Où jadis la chasse sonnait.

Maintenant que de la montagne
Le soir descend, vide et serein,
Nos rêves tristes accompagnent
L'écho des cors dans le lointain...

Le soir ailé monte. La plaine
Est infinie et chatoyante,
Bleue et verte comme la traîne
De tes paons en robe éclatante.

Assise au bord de la fontaine,
Tu retiens les heures fuyantes,
Et l'arc de ta bouche incertaine
Est comme de l'eau qui serpente.

Toutes les routes où tu passes
Ont l'ombre et l'éclat de ta face.
Chaque paysage est en toi,

Et ton sourire est à la fois
La plaine verte, la montagne
Et le soir bleu sur la campagne.

Elles descendaient les pâles gradins,
En une robe bleue, Elle en robe verte...
Elles descendaient vers l'allée couverte,
Vers le berceau d'ifs, au bout du jardin.

Les rayons épars du soleil couchant
Doraient le métal de leurs chevelures ;
Le vent soulevait un peu les rubans,
Qui tombaient en larges flots, des ceintures.

Les lilas en fleur se miraient dans l'eau,
Où le divin soir mariait les teintes,
Et le parc était régulier et beau,
Dans l'odeur sucrée des marronniers d'Inde.

Elles descendaient, la main dans la main,
Vers les profondeurs de l'allée couverte ;
Une en robe bleue, Elle en robe verte –
Le silence était sur le grand jardin.

La route gravit la colline
Entre les sveltes peupliers,
Et cette journée qui s'incline
S'attarde comme un lent baiser.

Les blés mûrissent, les blés bougent,
Enflammés de coquelicots rouges.
Il neige sur les champs de lin,

Et tous les parfums des lointains,
L'odeur de la vigne fleurie,
Flottent dans la brise attiédie.

Chère, comme sur tes cheveux
Le soir est d'or, et plein de grâce !
Respire ! dans le vent qui passe
Chante tout l'été radieux.

Lorsque la paix des soirs sera sur la vallée,
Si tu veux, nous irons nous asseoir près de l'eau,
A l'endroit où la berge est un peu dénudée ;
Et nous nous griserons du tendre renouveau.

Autour de la maison, les lilas bleus embaument,
Et les près sont unis, et les pommiers en fleur
Secouent dans le vent un si suave arôme...
La grâce du printemps pénètre dans mon cœur...

Viens, allons nous asseoir près de l'eau, sur la pente
De la digue couchée sur la rive sablée.
Nous ne rentrerons qu'à la douce nuit tombante,
Tenant l'avril entier dans nos doigts enlacés.

Dans ce parc, où jadis les fontaines chantaient,
Si transparents, par ces jours d'avril acides,
Lorsque, mélodie suraiguë, éclatait
Le fifre du printemps sur les halliers humides,

Dans ce parc où, furtive et souple, tu passais,
En ta robe bleu clair comme le ciel liquide,
Oh ! l'aigre vert des jeunes pousses, les muguetts,
Et les jacinthes qui parfumaient l'air limpide !

La fraîcheur de ces jours de printemps ressemblait
A cette coupe de cristal, que l'eau glacée
Qui l'emplit vêt d'un mince voile de buée.

Que, dans les bois, frissonnants de jeunesse, parés,
L'allégresse riait, cloches à toute volée...
Dans ce parc, où jadis les fontaines chantaient...

Primavera, gioventù dell'anno.

O jeunesse de l'an ! Ta robe relevée
Était du même bleu que les scilles d'azur.
Mars allait demi-nu parmi les rameaux durs,
Tout le printemps flottait en des parfums ailés.

Éveil ! éveil ! ce sont les cloches du matin,
Dans la forêt timide et déjà frissonnante...
Sur le beau tapis vert des feuilles de satin
Pose tes pieds légers, furtifs, entre les plantes.

Pose tes pieds furtifs sur la terre gonflée
De soupirs, de désirs, de beaux jours pressentis ;
Pose tes pieds furtifs sur la terre éveillée !

Ce jour de mars, le long des remparts de la ville,
Nous avons savouré le lyrisme inutile
De nos cœurs si pareils, et pourtant dissonants.

Des talus s'étagaient, terrasses inclinées,
Et tes cheveux légers se gonflaient sous le vent ;
Oh ! les femmes, parant leur furtive beauté,
De la grâce fragile et claire du printemps...

Nous avons fait le tour des remparts de la ville,
Sous le même soleil que les autres années :
Il nous était si doux de n'être pas hostiles,
Que nous mêlions encore nos cœurs désaccordés.

Et nous avons joui des bourgeons de la rive,
Et nous avons aimé la saison fugitive,
Aussi profondément que les autres années.

Je songe à ton profil d'ivoire
Sur ce tableau qu'est la croisée :
L'hiver, la plaine blanche et noire,
Et l'ennui des lentes journées...

Je songe à tes longues mains nues,
Qui, parmi les soies emmêlées,
Semblaient des plantes inconnues,
De pâles fleurs dépaysées.

Devant la plaine blanche et noire
Tu brodais... Oh ! te voir encore
Tresser des roses illusoires
Dans la torpeur de ce décor.

ITALIE

A Madame J.-B.

Je garde comme des reliques
Votre regard mélancolique,
Votre profil accentué...

Le paysage en teintes plates
Rendait votre pâleur plus mate,
Plus poignante et plus passionnée.

Vous étiez svelte et pathétique,
Comme les grands cyprès tragiques
Qui se reflètent dans l'Arno.

Et quand vous croisiez vos mains nues,
On vous aurait cru descendue
Des fresques de Filippino.

Pourtant vos paupières battantes,
Votre air de désir et d'attente
Ne sont qu'un masque véhément.

Vous êtes très froide et très pure,
Et nul ne dénoue la ceinture
De vos robes sans ornement.

Ton cher profil impassible
S'est appuyé sur ta main...
Mais comme ton cou flexible
Rend ce geste souverain !

Sous tes bandeaux mats et lisses,
Ta bouche est close aux baisers,
Et ton regard muet glisse
De tes paupières baissées.

Sans que tu trembles ou souries,
Tu les écoutes couler,
Ces poignantes mélodies,
Qui ruissellent du clavier.

Rien de ta chair ne tressaille.
Ton cœur n'est pas éveillé,
Ton divin profil se taille
Dans la froideur d'un camée.

Mais lorsque, Chère Insensible,
Tu t'appuies sur ta main,
Comme ton long cou flexible
Rend ce geste souverain !

Que votre profil précieux
Est pur sur la campagne unie !
Mais il est au fond de vos yeux
Une douleur indéfinie.

Jadis votre sérénité
Et le calme de vos yeux sages,
L'étroite régularité
Des lignes de votre visage,

Faisaient de vous un joyau clair
Taillé dans une pierre dure,
Un camée divin et sévère...
Vous n'avez plus votre air d'eau pure...

Plus humainement passionnée,
Et pâlie de lassitude,
Quelle douleur vous a touchée ?
Vous avez changé d'attitude.

Mon Dieu, c'était peut-être aussi
Cette journée déserte et triste,
Le morne hiver et son ennui...
Mais dans mon souvenir persiste

Cette détresse de vos yeux
Et de vos paupières meurtries,
Mais votre profil précieux
Est pur, sur la campagne unie.

POUR CELLE QUI EST TRISTE

Lorsque ton profil romantique,
Dans la chambre mélancolique,
Se penche sur un livre ouvert,

Quand la tristesse inexplicée
Qui dort en ta voix résignée
S'exhale au rythme de mes vers,

Je voudrais te prendre la bouche,
Et comme un enfant que l'on couche
Sur un lit de feuillage clair,

Sans qu'aucun désir ne t'effleure,
T'emporter jusqu'à ma demeure
Et t'égayer le long hiver...

Si tu me permettais de lire,
Dans ton cœur que l'amour déchire,
(De quels soucis inexplicés ?)

Ce qui fait battre tes paupières
Sur tant de larmes prisonnières,
Tant de sanglots dissimulés,

Je saurais sécher ces yeux tendres,
Où les larmes semblent attendre,
Comme en une source gelée,

Qu'un tiède rayon de lumière
Ait fond leur prison de verre,
Pour sourdre et puis bouillonner.

Je voudrais, sous ma lampe sage,
Chasser l'ombre de ton visage :
Laisse-moi m'asseoir près de toi.

Je te coucherai sur la mousse
De ma tendresse calme et douce,
Puis, en te caressant les doigts,

Je te dirai des paysages :
La fraîcheur verte des pacages,
Les cimes farouches des monts,

Les moulins, la mer et les dunes,
La fièvre des molles lagunes,
Les villes et les bois profonds...

Ou veux-tu, sous la lampe sage,
Feuilleter mes belles images ?
Viens les regarder avec moi.

Il est un portrait qui ressemble
A l'ovale visage où tremblent
Tes larmes, à l'ombre des cils :

Si tes yeux tristes le rencontrent,
Tu souriras faiblement, contre
Tes doigts qui voilent ton profil,

Et tu te diras : Je m'explique...
J'aime ton profil romantique
Incliné sur un livre ouvert,

Et j'aime ta voix résignée
Dont la tristesse inviolée
S'exhale au rythme de mes vers.

Aux terrasses de Blois, décor noble et sacré,
La pierre peu à peu prend la teinte du bronze,
Et le seuil ouvragé que passa Louis Onze,
S'orne du velours et de l'or des giroflées.

Sous les ailes de lin de ta coiffe empesée,
Dans la paix sans espoir d'un verger en quinconce,
C'est bien toi, je le sais, ce regard qui renonce :
Mais le soir est doux aux jardins de l'évêché.

Il faut passer sans pleurs sous la muraille haute :
Il y flotte un parfum d'œillet de pentecôte...
La Loire coule, calme, à longs flots mesurés.

Comme Celle debout au front de l'escalier,
Tu pressais sur ton cœur une pure colombe :
Aux terrasses de Blois, voici la nuit qui tombe !

L'or éclatant des giroflées
Embaume le jardin.
Ta main
Les a tressées,
Et tu viens, parée
Comme le matin.

Ta robe est légère
Comme les brumes
Qui flottent le long des près.
Ton rire chante
Comme les sources
Qui se cachent au fond des bois.

Et je t'accueille,
Comme la vallée
Accueille le matin
Ou le printemps.

Le printemps qui ramène
La vie,
La joie,
A la terre.

L'or éclatant des giroflées
Embaume le jardin.

Lorsque tu m'as brûlée de ta joie trépidante,
C'était par un temps gris, dans un jardin français ;
Ta souplesse de bête libre détonnait,
Ton rire sonnait faux parmi les eaux dormantes.

Et moi, qui n'aimais que les beautés assonantes,
J'ai frémi de plaisir à te voir déchirer
L'harmonie du soir, le rythme des allées,
De tes gestes heurtés, de ta voix bondissante.

Je me souviens. Le ciel d'automne est comme alors
Drapé sur un lointain de grisailles et d'or...
Il fait tiède. Le jet d'eau gémit. L'heure est pareille...

Mais toi, mais reviens donc, jeter dans le silence
Les cloches trébuchantes de ton rire acide...
Mais viens donc déchirer l'harmonie de ce soir vide.

Novembre a dépouillé les marronniers du quai,
L'eau se traîne le long des chemins de halage,
Lasse de refléter d'éternels paysages
Tristes, et si pareils d'être mouillés et nus.

Novembre a défeuillé les arbres. Toi non plus,
N'as pas gardé la grâce estivale et joyeuse,
Qui sonnait à travers les campagnes herbeuses
De l'étroite vallée bruissante de troupeaux.

Novembre sans merci t'investit à nouveau,
Tes cheveux ont l'odeur inerte de la terre
Détrempée, et ta bouche et ton regard austères
Sont muets, dépouillés comme les arbres froids.

Tout, de ce cadre stationnaire et trop étroit,
Qui monte à nous malgré notre fenêtre close,
Tue le rythme divin de ton corps et des choses.
Novembre a défeuillé mon ardeur envers toi.

Je ramènerai sur mon âme
Le manteau lourd de mon orgueil.
Te souviens-tu ? j'étais en deuil,
Le jour où nous nous rencontrâmes.

Tu me disais : Votre jeunesse
Est comme un grand jardin en fleur,
Je refermerai sur mon cœur
Le voile gris de ma tristesse.

Je n'ai plus rien à te donner,
Et puisque ta tendresse est lasse
Je ne puis rien pour te garder...
Je sais que tous les printemps passent...

L'amour, le dur amour, l'amour impérieux,
M'a courbé sous sa loi depuis qu'il est mon hôte.
J'ai pris dans mon jardin les roses les plus hautes
Pour qu'il les foules de ses pas victorieux.

Son front divin barré d'un pli dédaigneux,
Il passe en conquérant, sans détourner la tête ;
Et je fonds en sanglots lorsque son geste prêt
Une menteuse voix au luth voluptueux.

Je viens toujours à lui, les mains pleines de roses :
A mes plus beaux présents, il n'a jamais souri,
Il ne me tend jamais qu'une bouche morose.

Mais je pare le seuil et ne vis que pour lui,
Dans le jardin étroit où me garde toujours
L'amour, le dur amour, l'impérieux amour.

Je suis de nouveau seule avec vous, ma tristesse,
Comme aux jours de jadis, où je vous caressais.
Mais alors vous aviez un grand air de jeunesse,
Et malgré votre deuil, vos cheveux embaumaient.

Maintenant vous avez perdu votre sourire ;
Muette, vous suivez mes pas, noire et glacée.
Vous ne trouvez plus de paroles à me dire,
Vous n'avez plus la coupe où j'ai su m'enivrer.

O ma tristesse, ma tristesse sans remède,
Qu'il me plaisait, sachant vos tempes encor tièdes,
De parer votre front de palmes et de fleurs...

Mais maintenant je voudrais fuir vos yeux hostiles,
Votre bouche sans voix, votre geste inutile
Et je ne puis pas vous éloigner, - ma douleur.

Mon âme est aux aguets. Sur les routes d'automne
J'entends le pas furtif et doux de mon amour...
Il me semble qu'il m'abandonne...

Je voudrais le leurrer de mots très passionnés,
Pour qu'il demeure encore. Car je crains d'être seule,
Et je ne l'ai jamais si tendrement paré.

Mais chaque fois qu'avec effroi, plus follement
Que jamais, mon cri l'appelle, et que je l'étreins,
Je le sens qui s'éloigne un peu – et que je mens,
Que je ne pleure pas lorsque je le retiens.

Dans les bois de jadis, il est d'autres oiseaux,
Et j'ai vu la cognée abattre les futaies...
Mon âme est aux aguets. L'automne, au bord de l'eau,
Chante une chanson triste et gaie...

Dans l'ombre où ta voix s'égarait
Comme une biche poursuivie,
Les méchants chiens de ma folie
Soudain te sautaient au jarret.

Et d'un grand bond tu t'enfuyais
Dans la forêt grise, hors de vue ;
Ton cri plaintif seul demeurait.
Il saigne sur mon âme nue.

Que ne puis-je t'abandonner !
Malgré moi la chasse m'entraîne.
Déjà mes chiens sont découplés.

Et lorsque ma joie les déchaîne,
Malgré moi, la chasse m'entraîne.
Je ne puis plus t'abandonner.

L'espoir de toi, qui me tient éveillée,
Chante en moi comme un vol de cloches
Dehors, les bois sont nus, les prés rouillés ;
L'hiver approche.

L'espoir de toi, oh ! tes caresses !
Bourdonne en moi comme des abeilles
Que derrière les monts le soleil paraisse
Sur les champs qui s'éveillent !

L'aigre allégresse du printemps clair
Est en mes sens, et bondit.
Tu viens, tu viens vers moi, à travers
Les prés fleuris !

L'été sur le jardin rit ainsi qu'une femme.
Indolente, et roulée dans le divin loisir,
J'écoute glisser l'eau, et l'heure et le plaisir
Des journées chaudes et dorées comme des pêches.

Mes chats dorment. En rond, soyeux. La terre est sèche.
Tous les parfums des fleurs sont légers. Oh ! jouir
De l'été paresseux, qui rit comme une femme,
Du bel été clair, sur les genoux du loisir !

Les branches des glaïeuls sont déjà défleuries,
Les brumes vont venir, l'été touche à sa fin.
Avec un geste doux, vous m'avez accueillie,
Et vous m'avez prêté la fraîcheur du jardin.
Maintenant la vendage est en haut des collines :
Je veux partir avant la saison qui décline ;
Ce soir, vous irez seul jusqu'au vieux banc moussu.
Mais quand l'automne aura dénudé les charmilles,
Je voudrais qu'en foulant les feuilles dispersées,
Vous songiez parfois avec mélancolie
Aux jours où je venais m'asseoir à vos côtés...
Je venais, dans les doigts une branche alourdie,
Cerises de corail ou pêches veloutées,
Ou quelque grappe bleue, précieuse et parée ;
Le sang clair des raisins jutait sur mes dents blanches,
Voluptueusement, je mordais dans les fruits,
Puis j'aimais à jeter la dépouille des branches.
Dans le bassin carré où l'eau sombre verdit.
Le vent chantait tout bas, et courbait les herbages,
L'haleine des vergers venait, chaude et sucrée,
Comme pour nous tenter, nous flatter le visage...
Le grand jardin berçait sa verte vétusté,
De l'odeur des fruits mûrs, du bois mort, du silence...
- Maintenant je m'en vais. Sur la grille rouillée,
Comme un geste d'adieu, un rameau se balance.
De ces lieux, dont l'accueil fut doux à la passante,
J'emporte un pampre rouge et souple en souvenir ;
Et caché, bien caché sous ma robe flottante,
Quelque chose d'aigu qui s'appelle : Désir !
Mais pour vous dont la voix, dont la pensée sereine,
Ont assagi mon âme et mon rire léger,
Lorsque dans le déclin des journées souveraines
Vous irez respirer la tiédeur du verger,
Je voudrais que, parfois, le bassin dont l'eau sombre
Fut un cher miroir à mon visage penché,
Ressuscitât mes yeux et mon geste dans l'ombre,
Parmi l'odeur du soir et des roses coupées.